

Ce mal qui te fait du bien

Édité par *Quai des Brunes*
(*Bookelis.com*)
Distribution Hachette

Pour toute correspondance :
moricewian@gmail.com

Ce roman est une œuvre de pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou disparues ne serait donc que pure coïncidence.

A tous ceux que la passion amoureuse aura foudroyé pour la seconde fois, à l'identique.

Congo, années cinquante

– *Je te casserai les reins. Je te briserai.*

Face à l'enfant muette, réfugiée dans des colères d'où les mots je t'aime ne sont jamais sortis, l'homme déboucle lentement son ceinturon. Sa pomme d'Adam monte et descend à un rythme régulier, c'est presque drôle, ce gésier aux reliefs aigus avec, au-dessus, les yeux, mauvais.

Juste cet ascenseur dans le cou, pour faire passer la salive.

Isabelle se rappelle les poulets que la servante bantoue égorge, d'un geste bref, et déteste sa mère qui la laisse ainsi nue, à portée de schlague de son mari. Le reproche que Madame Desroches fait à son époux tient dans une arithmétique simple ; à quoi bon pondre deux enfants de plus quand on ne sait pas très bien à quoi ont servi les premiers. Garçon et fille, les aînés ont été posés dans un village forestier du Congo par une gamine de vingt ans, comme on met des lettres à la poste. Et qui ont subi, en capital-retraite pour les autres, l'immaturité de parents trop jeunes, leur ignorance de la tendresse, leur mécanique affective sans la moindre fantaisie.

– *Tourne-toi.*

Isabelle prend soin de bien dévisager son père avant de s'offrir à la punition. Qu'a-t-elle dit, ou fait ? Il lui faudra un jour comptabiliser tout cela, les haussements d'épaule, les regards haineux et fatigués tout à la fois, la conviction que contre un tel abrutissement, la révolte était le seul chemin possible.

Elle ne peut s'empêcher d'aimer la brute qui va zébrer ses fesses de rouge. Lui, n'avait rien contre elle sauf l'ordre reçu de rabattre son insolence. Derrière le masque dur d'Isabelle, sous la perfection de son visage encore poupin, il a peut-être bien deviné les traits à venir de la femme, sculptés par un défi à l'amour que

rien ne surpassera jamais.

Il devrait suspendre son geste, tendre la main, serrer contre lui l'enfant dont il perd à jamais le lien à mesure que les coups s'abattent sur elle.

– Je te casserai les reins.

La correction l'encourage, comme le silence vaguement gémissant de la fillette derrière ses lèvres serrées. Il fait chaud, de cette moiteur sécrétée par l'Afrique comme un aérosol anesthésiant dans une salle d'opération. Peut-être l'ingénieur des forêts coloniales est-il de cette engeance capable de trancher les chairs, le front épongé par des mains complices, robot impavide aux gestes mécaniques.

Schlaf... schlaf.... Isabelle compte les coups : en général, on s'arrête à dix. Cela dépend de l'état de fatigue du bourreau. Cette fois, il revient de loin, des frontières orientales de la colonie. Un mois d'absence, il doit être bien fatigué. Son pantalon trop court laisse paraître les os de ses jambes, ses souliers en toile sont gris de poussière ; maman ne lui a pas laissé le temps de les ôter. « C'en est trop, je n'en peux plus, fais-la réfléchir une bonne fois ».

Schlaf... schlaf... la douleur devient exquise, il faudra, bien plus tard, que les amants d'Isabelle soient capables de la lui faire éprouver à nouveau, quasi telle quelle pour qu'au bout du compte vienne l'apaisement, dans un brasier que l'enfant embrasse en se laissant tomber à terre.

L'amour.

Ce doit être cela. L'indicible et la jouissance tandis que le feu sur la peau, doucement, s'estompe. « Fais un effort, tout de même, Isa ». La silhouette se fait ombre, disparaît dans un brouillard de sueur et de larmes. Il y aura la douche, puis la sieste et les feulements des amants semblables à ceux des félins qui parfois,

rodent dans la broussaille qui cerne la maison.

Aujourd'hui, ou un peu avant

Le giron. Isa accompagne ma nuque vers la région que je nomme ainsi ; entre ses crêtes iliaques, qu'elle a pointues sous son nombril qu'un hasard de naissance a laissé convexe, fermé par une lunule blanche comme est le reste de sa peau.

– Garde ça.

Je la désire vêtue jusqu'à la taille d'une simple cotonnade, parce que c'est mieux ainsi, la douceur de ses seins et le glissement de l'étoffe sur eux. Tandis que mes lèvres s'entrouvrent, cherchant leur chemin vers l'aine, Isa se couvre les yeux de son bras ; j'ai juste le temps d'apercevoir, dans la faible lueur de la lampe posée à terre, les veines de sa main, réseau bleuté sinueux, turgescence.

Elle n'aura pas à repousser cette fois le crâne chauve d'Énée Locarno, sa lippe ; à se fermer comme un coquillage, les cuisses serrées, la tête tournée sur le côté, disant non.

– Oui.

J'entends le murmure, enserre les flancs de ma maîtresse, comme si j'allais palper le rein mort de septicémie un an plus tôt, le filtre inutile dont le pareil, de l'autre côté, marche encore au ralenti. Elle m'a dit, à la fin de notre premier dîner de retrouvailles :

– Plutôt mourir que la dialyse. Divorcée, malade, oui, je désirais par moments crever.

Un plafond blanc, cru d'une lumière de clinique, un suaire suspendu en hauteur, inaccessible et pourtant pesant ; des tubulures s'évadaient d'elle comme les tentacules d'une méduse ; monstruosité intimes, canaux de vie, de survie, ombilics reliant des poches plastifiées au corps condamné d'un spectre.

- Je m'en suis sortie avec un demi-rein valide. Là, c'est la convalescence et tu me retrouves par hasard, libre, dans cet état pas très flambant. C'est étrange, tu ne trouves pas ?
- Je vais réfléchir aux étrangetés aimables, ai-je dit.

Retrouver une femme que l'on a aimée au-delà du raisonnable, c'est comme mettre du bois entre braise et bûche pour que le feu reprenne. Qu'est-ce donc que la raison ? Une cage où l'on se sent en sécurité, derrière des barreaux dont on s'est fait un horizon. Nous sommes pourtant tous adeptes du grain de folie, voilà qui rassure à propos du déraisonnable très vite maîtrisé, dompté, normalisé. Là, c'est différent. Les barreaux sont pulvérisés, l'air entre à flots continus, la raison fait naufrage et le bruit de la catastrophe est celui du suroît rompant la barrière des nuages pour répandre sa chaleur sur les continents.

Nous nous sommes retrouvés. La question ne se pose pas davantage à cet instant de l'étreinte. Je pèse du haut de son torse sur la province des femmes où tout se fait luxure, tendresse, noire prairie. Tandis que les doigts d'Isa, relâchant leur pression, se font caresse dans mes cheveux, je glisse mes mains sous ses fesses, hausse lentement l'offrande vers ma bouche.

Isa jouit très vite. Je reconnais, vingt-sept ans plus tard, le grognement un peu rauque suivant la tension de tout son corps, le tremblement transmis de la nuque aux genoux comme une vague, l'acceptation. Déjà, elle ramène mon visage vers le sien, cherche mon ventre à petits coups du sien, force mes lèvres pour y glisser sa langue. Je reconnais ma proie de jeunesse, la fusion de nos corps aussi naturelle que l'eau matrice, dans un bain.

Tandis que je glisse lentement en elle, comme on entre dans une grotte tapissée de mousse, je désire voir de haut ses bras tendus sur le lit ; la fausse souffrance d'un rictus sous les paupières closes, le relief des épaules, des côtes, de tout ce que la chair dévorée par la fièvre avait déserté.

Elle est dans l'instant, tout passé aboli. Son présent a gommé tout ce qui a existé avant elle. Je suis l'heureux récipiendaire de cette salutaire vidange.

Elle a maigri, sans doute. Je lui ferai bouffer de l'aligot, de la brandade, des avocats, du pata-negra directement importé d'Andalousie. Je lui cuisinerai des magrets au miel, du foie de canard aux figues, des palombes en salmis.

Je pense être à nouveau fou.

Aimer aux abords de la huitième décennie de mon existence. De quoi s'agit-il exactement ? Pour l'exploit, on repassera à la session d'automne. Reste le bref oubli d'une condition physique déclinante, la certitude que tout est encore possible avec des réserves de force que les insomnies, les errances, les peurs, les ivresses, ont entamées, certes, mais pas suffisamment pour que triomphe une fois encore, dans la sueur profuse des amants, la petite seconde d'une éternité datée comme les œufs.

J'ai toujours goûté avec plus ou moins de vertige la musique classique en mode étroite. Jeune, j'accompagnais volontiers les panzers allemands fonçant vers Leningrad dans le signalé chaos de la 7^{ème} Symphonie de Chostakovitch. *Staccato furioso*. Échevelé, le souffle raccourci par mes spasmes lombaires, le sang aux lèvres, je m'emparais furieusement de la ville sans passer par un siège décidément trop long.

Aux environs de la quarantaine, à peu près au moment de ma rencontre avec Isa, j'ai délaissé les orchestres au complet pour le concerto ; du volume, encore, un peu tempéré par la réponse du soliste aux sollicitations de ses collègues. Rachmaninov fut alors mon teneur de chandelle, en *allegro vivace* avec cependant des *appassionatos* de fin de nuit, sur le 3^e concerto notamment, qui demeure aujourd'hui encore mon préféré, à l'oreille comme, si possible, au bas-ventre.

Vint le temps des quatuors, pour moi la quintessence de la musique, miracle de l'harmonie avec moins de personnel. Époque, passade, appelons cela comme on voudra. Craignant de m'endormir peu à peu sur des Nocturnes de Chopin, je pratiquais depuis quelque temps les partitas de Bach, une mathématique apaisante, et du rythme tout de même ; jusqu'à mes retrouvailles

avec quelques démons mis à la sieste par les mois, les jours et les années.

Posséder à nouveau ce corps, si longtemps après. Et offrir aux désirs sensuels d'une femme adorable la certitude de ma pureté originelle et de ma reddition. Totale. N'importe quelle hétaïre naviguant entre deux clients dans les couloirs d'un bordel égyptien ou thaïlandais reconnaîtrait là l'honnêteté de l'homme sans défense.

Pacifico voluptuoso.

– Isa ?

Trente centimètres ; distance moyenne pour profiter au mieux l'un de l'autre.

Isa n'a pas d'âge. De ses yeux, des sillons concentriques filent vers les tempes où ils se noient dans des reliefs osseux évoquant l'Asie.

– Viet ?

– Oui, quelque chose de là-bas.

La fente des paupières légèrement étirée vers le haut, le visage élargi sur des pommettes hautes comme les falaises de Belle-Isle, un air de Chine ou de Hanoi, mais la France ne fut-elle pas envahie par des hordes asiates venues d'un est plus proches que le Tonkin.

– Souris ma belle amante et tout sera divin.

Alors vient le sourire, oui, comme un soleil mille fois contemplé à son lever, à son coucher, à sa sortie des nuées. Un poignard en plein cœur, et tout disparaît, la crispation, le tumulte, la souffrance, tout rentre sous terre, dans des tunnels à travers lesquels on fait passer les trains pour ne pas les entendre. Isa règne, ressuscitée des beautés mortes, intangible, avec à ses genoux pourtant décharnés l'hommage des absents, des rejetés, des moines en carême et des puissants en caleçon. Grotesque pitié, absconse rédemption. Personne ne sortira indemne de cette angélique lessive et c'est très bien ainsi.

Entre nos regards, j'établis la frontière où tout est gommé, le passé, l'absence, les hasards et le temps pour penser à autre chose, aimer ailleurs ou y souffrir diversement. Là, à ce point exact de rencontre, s'opère un mystère, l'abandon des tensions autres que celle toute simple du désir. J'attends qu'elle ouvre les yeux, guette

la lumière qui va y paraître. Je n'ai pas fait attention à cela autrefois, tout occupé à mon besoin physique de posséder la plus jolie femme de Paris, prédateur piégé par plus fort que moi, comme quelques autres qu'elle jetait après usage, tous pleins sans doute de cette fierté volontiers stupide des conquérants.

Si je m'éloigne d'elle pour une quelconque mission en Orient ou ailleurs, pourrai-je encore espérer qu'elle m'attende dans sa vie comme je l'attends désormais lorsqu'elle s'en va courir au Bois ?

Je sais bien sûr qu'elle ne m'aime pas, toute occupée qu'elle est à pourfendre les fantômes de son enfance. Ses amours sont ailleurs. Je me tue de nouveau à les rejoindre. Il faut tout arrêter, tout bloquer là, cesser même de respirer. D'un coup, j'oublie le marasme ancien, l'errance, sauf celle, vite renouvelée, paresseuse, de mes lèvres sur sa peau retrouvée. Un voyage qu'elle me laisse faire, repue, tout en me contemplant à son tour, appuyée sur les coudes, un peu étonnée, comme réveillée d'un long et profond coma.

Alors je me mets à la penser pleine de l'orgueil qu'offre la passion à ceux qui savent la laisser vivre. Aimer et être aimée, femme avant toute chose, n'avoir aucun calcul, n'être qu'élan cherchant la rencontre avec le plaisir.

Et moi, le mâle qui lui fait du bien ?

La plainte du récidiviste.

– Qu’attendais tu de cet homme ?

– Des choses.

– C’est quoi, des choses ?

Un geste évasif. Isa regarde ailleurs. C’est là son sens du débat, le geste évasif et le regard ailleurs.

– Je ne sais pas. Des choses extraordinaires.

– Tu ne sais toujours pas lesquelles ?

– Je ne savais pas. J’espérais.

– Et maintenant ?

– Rien. Il ne s’est rien passé. Locarno est un con. Je l’ai quitté, c’est tout. Je n’ai pas envie d’en parler, là, maintenant.

Elle ne fait que ça pourtant, en parler tant elle y pense ; se lève prestement. Ramper comme une couleuvre sur le drap, s’étirer, contempler le plafond avec l’envie de s’endormir après l’étreinte, n’est pas dans ses habitudes. Rien n’a changé par-là, en vingt-sept ans. Je la regarde quitter la chambre ; son visage sans expression particulière, sa démarche souple d’adolescente, la pertinence du moindre de ses gestes, connue d’elle seule. Des choses ont pourtant bougé en elle. Forcément. Je les pressens. Je les désire comme j’ai désiré leur gîte il y a un quart de siècle.

Magie. Un mouvement d’elle et le décor changera l’heure, la couleur des murs de la chambre, ma fatigue redevenue la chamade d’une jeunesse passée à traquer le feu des guerres au hasard des grains, des villes, des gens brûlés ; ruines et cadavres éventrés, tordus, métal en fusion, pierres en tas, trous d’obus. Photos de guerre, et la guerre comme une drogue.

– Je suis dans toi.

Dans elle, Isa Desroches. Je suis à l’origine du monde, au centre

du tableau de Courbet, dans le chaos, la fusion, comment expliquer cela.

Je fus donc ce type encore très jeune, infatigable. C'était dans les années 80 ; il m'arriva alors de fuir la folie dans laquelle elle m'avait enfermé. Devenu méfiant, pressé, quasi-jaloux, incompréhensible pour ceux qui louaient mon survol souriant et copain de la vie.

Et là, passé les deux tiers d'un séjour terrestre, le cœur bat à nouveau la chamade avec en lui cette sorte de joie douloureuse qui monte au cerveau pour y brouiller la raison.

Je goûte le silence retombé dans la chambre cubique d'un appartement parallélépipédique d'un immeuble ovale du seizième arrondissement de Paris. Isa ne jouit plus comme autrefois, lorsque des accents andalous me projetaient au centre des arènes de Séville, épée en main. Bouche fermée, la poussée gémissante de tout son corps vers sa gorge s'abrège maintenant en un bruit de poitrine presque imperceptible « *Ton plaisir est mon plaisir* ». Je lui ai dit ça parce je l'ai toujours pensé, même si l'achèvement, trop bref, de l'étreinte, me frustre.

Je m'entends respirer. Mes vagues courbatures de retraité actif ont disparu. Pour un peu, je me croirais dans la cage musclée de la quarantaine, vainqueur par KO des femmes expirantes qui parfois demandaient grâce.

– Pourquoi souris-tu ?

Elle me domine, assise au bord du lit, tournée à-demi, dans ce genre de pose féminine où gît la grâce.

– Pour l’instant.

Les choses se répètent, identiques, à un quart de siècle de distance. Je ne suis pas encore très sûr que cela soit réel.

Je caresse son cou, la salière creuse de son épaule, ses seins doux au toucher. Elle se laisse faire. C’est que rien n’est plus tout-à-fait pareil ; à la longueur de mes caresses compensant un rush lombaire un peu émoussé, répond au fil des nuits la relative pingrerie de ses doigts, la désinvolture avec laquelle elle se détache de moi pour s’en aller au bain, à la douche ou ailleurs.

– Isamort.

– C’est quoi ? Demande-t-elle de sa voix un peu aigüe.

– Ton prénom comme fin de parcours pour un vieux bison du Manitoba.

Elle n’a jamais eu le moindre sens de l’humour. Ni mis un orteil au Canada.

– Charmant. Comprends pas. Je vais courir un peu. Ça t’ennuie ?

Ma réponse ne l’intéressera pas. Je la lui évite. Isa tient ceci de bien qu’elle ne harcèlera jamais quiconque pour « faire quelque chose », du genre week-end chez des amis « *Bon, qu’est-ce qu’on fait, maintenant ? Allez, on va marcher* ». Pitié, on digère.

J’adhère. J’ai soupé des femmes incapables de se poser dans un canapé pour *fare niente*, de rêvasser plus d’un quart d’heure sur un drap chauffé par les canicules, de laisser l’autre s’imprégner des langueurs de la paresse.

Elle penche la tête en avant, laisse ruisseler ses cheveux noirs qu’elle relève d’un ample mouvement pour en faire un chignon de joggeuse.

– Vas.

Sa silhouette furtive traverse la pénombre du salon. La même grâce qu’aux premières heures d’un jour d’Octobre de l’année dix-neuf cent quatre-vingt... Je me sens déjà dépossédé de cet instant-là, terrifié à l’idée qu’il est peut-être le dernier de la série en cours, qu’il faudra patienter de nouveau un an, ou dix, ou vingt, pour le revivre. Sauf que je serai alors au tréfonds de ma vie.

Dans elle, Isa, Elysée des agonies. Jusqu’au plafond où j’aimerais que mes reins la projettent sans fin, avec moi au milieu de son corps, lancé à la vitesse de la lumière, comme autrefois.

Je suis du regard sa silhouette à l’entrée du couloir. La même grâce qu’aux heures des premiers murmures, la démarche des ondines dans les profondeurs de l’océan, l’aimant capable de faire venir à lui l’œil vitreux de l’agonique. Je vais rester seul, déjà dépossédé de cet instant-là, terrifié à l’idée que c’est peut-être le dernier, qu’il me faudra patienter de nouveau pour la simple mémoire de cette rémanence. Je voudrais être l’un de ces comateux-dépassés, décorporé, ascensionné, capable de voir ce qui se trame au-dessous de lui. Alors, c’est entre des bougies éclairant mon lit de mort que le plafond me renverrait l’image inversée de mon exquise souffrance du jour.

Je suis le contraire d'un libertin. Ma longue course dans le sillage des femmes n'a jamais rien eu de possessif. Il s'est seulement agi pour moi de découvrir ce qu'il est convenu d'appeler l'idéal féminin, quelque chose qui aurait pu ressembler à un accomplissement, et en fin de compte se trahit, d'utopie en déception.

*« Moi qui me traine et m'éparpille,
et mon ombre se déshabille
dans les bras semblables des filles
où j'ai cru trouver un pays ».*

Aragon, version 14-18, avant le Guepeou, Staline et les envies de meurtre de masse.

Isa correspond à cette quête, depuis toujours. Il me semble que les réponses à ce que je demande d'une femme sont contenues dans un seul geste d'elle, une posture, ou la moindre de ses mimiques. Tout, d'elle, ressemble à ce que n'importe quelle conquête est capable d'offrir à un amant, mais voilà, l'infime différence naît de ce que ses proies ont décelé sans le comprendre tout-à-fait ce qui leur arriverait.

Quoi donc. La mise en tension des sens, le sentiment trouble de dominer le temps et d'en être faussement maître. Je suis dans la liste de ce jardin d'acclimatation, mais revenu d'un long voyage au bout duquel je l'ai retrouvée, avec un ticket pour le tangible, l'apaisé, le définitif ; après tout, est-on bien sûr que Pénélope a vraiment résisté si longtemps à l'absence d'Ulysse ?

– Tu as travaillé sur la décorporation ?

Elle est revenue, encore occupée par la mécanique de sa course ; mettre les coudes au corps et tricoter avec ses jambes dans les rues de Paris.

– C’est quoi ?

– Tu sais, les gens qui sont sortis d’un coma dépassé. Ils racontent tous la même chose. Un tunnel avec des lumières et des musiques inconnues, des voix qui les appellent, des ombres familières. Ils ont aussi lévité sous le plafond, et vu d’en haut ceux qui les veillaient.

– Ah, oui. C’est étrange. Moi, je greffe des cœurs, pas des illusions d’optique. Tu as souvent ce genre de souci ?

– Une manière de rester avec toi.

Elle consent à sourire.

– Il y a mieux comme méthode. Je ne sais pas ce qu’on mangera ce soir.

– On s’en fout. Resto, si tu veux.

– On verra.

Moi, je en cours pas, enfin, pas de cette manière inutile. Les excès du tennis sur quick m’ont raboté des bouts de ménisques ; ça se baladait dans mes genoux, gênait parfois un peu la marche. Comme pour la prostate, pas d’urgence. Cela finissait par rentrer dans l’ordre au bout d’une petite semaine de douleurs à la descente des escaliers, rien ou presque pour un homme qui paraissait tellement plus jeune que son âge. Et puis, au fond d’une vallée afghane, il m’a fallu un chameau, puis un cheval, un tracteur enfin, le temps de débloquer une articulation figée à angle droit. J’ai mis une équipe entière de médecins et de journalistes dans le pétrin. Je me suis fait opérer en rentrant de reportage.

J'écoute la porte palière se fermer. L'idée de former un couple avec celle que beaucoup considèrent encore comme la femme la plus fascinante de Paris me sidère à nouveau, identique.

J'aurais dû alors saisir cette proie consentante par la taille, les hanches ou les épaules, il y a vingt-sept ans, et l'emmener, de force, loin de France, dans l'un de ces pays où le temps ne se couche jamais pour ceux qui savent le vivre. Isa. Je l'ai respectée au-delà de tout, fatale erreur ; mais c'eût été alors pour terminer l'œuvre du père, à la ceinture défaits et brandie ? Foutaise.

Soixante-neuf ans, l'année érotique, mon œil. Je suis parvenu à l'un de ces âges-sans-âge, entre dernières espérances et dernières chances, premières difficultés pour pisser et possibles arythmies cardiaques. Tenir cette femme entre mes bras a tout gommé. Magie, blanche comme son épiderme. Lorsque j'ai dit à Simon, l'urologue, ancien compagnon de bastringue et témoin d'immoralité, que je la revoyais, son « *t'es vraiment le roi des cons* » m'a plu.

C'est cela même. Il paraît qu'on n'en guérit pas, comme pour la prostate, mais que cela fait des centaines.

Nous avons refait l'amour après de longues vacances. Nos retrouvailles charnelles furent tout sauf le jeu obscène du vice dormant en chacun de nous, mais l'émerveillement de la découverte, le retour aux sources d'une passion demeurée intacte sous la cendre.

Je dois avoir, au fond de moi, un désir de tomber, un besoin de vertige. Gommer d'un trait désinvolte le quart de siècle passé sans elle, boire jusqu'à l'ivresse la soudaine faiblesse qui me fait demeurer dans cet appartement, à l'attendre à peine a-t-elle franchi la porte donnant sur ce

qu'à aucun prix je ne veux voir ou même imaginer ; sa pensée vers d'autres tandis qu'elle court.

Mon cœur épargné jusqu'ici battra encore plus vite lorsque j'entendrai son pas sur le palier, le bruit de la porte qui s'ouvre. J'éprouverai le besoin, l'envie, la joie de vivre encore pour enfin la ployer sous moi, plein de sa sueur, de son odeur, bain de jeunesse et de puissance, amant sans âge échappé de mille romans.

A presque soixante-dix ans, la vie peut se résumer en un télescopage mémoriel pour lequel l'ivresse serait un oreiller menant au sommeil. Les souvenirs se bousculent au portillon des nuits courtes. On tente de les calmer, de les trier, de les repousser, même, au bout d'un moment. Velléité.

Ils sont là, patients ou impétueux, affrontés dans leur jeunesse insolente aux rythmes désespérants de la vieillesse. Était-ce moi, dévalant des cols afghans pour rejoindre, quelque part dans l'Histoire, un Massoud m'accueillant, du sourire plein les dents, « Bonjour la France ! »

Ai-je vraiment couru entre des sacs de sable et des barricades de bus cramés, à Santiago du Chili, à Managua, à Beyrouth ? Des photos attestent de ces fuites éperdues ; qu'en ont fait les gens ?

*« Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit,
Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface,
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri ».*

Aragon, toujours. Tout compris, tout écrit. Les poètes sont les météorologues du temps qui passe.

Mes ouvrages sont alignés sur une étagère, près du canapé où, le temps s'étant arrêté suffisamment longtemps, j'ai ployé le corps ressuscité de ma maîtresse sous le mien.

Les étreintes spontanées sont décidément l'enthousiasme surgi des longs ennuis. Ayant déniché le Concerto numéro trois de Rachmaninov au bas d'une pile de CD, nous nous embarquerons pour un frôlement

vite transmuté en joute, conclu par l'une de ces asphyxies que l'on voudrait définitives.

Amants.

Peut-être. La vie est une symphonie de choses mortes.

Sauf quand Isa Desroches déboule à nouveau dans la tienne.

La compagnie vespérale du docteur Desroches est étalée au chevet du lit. Le Goncourt, pour les dîners en ville, la *Caverne* de Platon, leg d'un possible amant prof à Nanterre ou à Dauphine, les lettres de Lewis Carroll à ses nièces.

Isa au pays des merveilles.

Une semaine d'elle. C'est exactement comme si je l'avais quittée dans ces années mitterrandiennes, la veille au soir, le temps de couvrir dix guerres, de boucler des albums, des expos, de humer les senteurs mêlées de la poudre, des charognes, des haines sublimées par les massacres, la soustraction des vies, la revanche d'affronts remontant aux cavernes.

Je photographiais la face cachée des guerres. J'en suis devenu le spécialiste reconnu bien au-delà des frontières du royaume. La raison de cette fixité m'échappe. Ce fut très tôt dans ma carrière, au Zaïre, où tout faisait ventre pour les amateurs de pourriture exotique.

L'homme dans sa dégueulasserie armée. En treillis ou en sandales, en majesté ou en haillons, enfant tueur découvrant la toute-puissance de la kalachnikov ou trucidateur de masse à son tour dévêtu face à la gueule d'un fusil-sentence, la tête farcie d'insultes, le visage dégoulinant de crachats, sa queue inerte, limace inutile, pendant entre ses jambes. J'ai vu tout cela et d'autres choses encore. D'aucuns peignaient l'héroïsme en 24/36 couleur. J'opérais en noir-et-blanc et puisque l'on finit alors par trouver de la poésie dans ma façon de voir les choses, j'ai persévéré.

Isa a tout acheté, tout gardé. Elle m'a tué une première fois, c'était au siècle dernier, puis, en bonne collectionneuse, elle m'a suivi partout où j'allais en achetant mes livres. Le parquet du salon est peuplé de cette traque. Liban, Afghanistan, Salvador. Les années du Mur, quand ma génération protégée par lui en Occident subissait l'écho des brasiers allumés par elle chez les autres : Vietnam, Ouganda, Éthiopie, Cambodge ; une manière assez aristocratique de déclencher la misère loin des lieux où accostent les matières premières.

Rien, dans le décor quotidien d'Isa, ne subsiste d'Énée Locarno, son ex-mari, conformiste embourgeoisé pour qui la démesure devait être un concept réservé aux bizarres, aux fous d'espace, aux dangereux. Ni ses ouvrages sur l'opéra, ni le moindre de ses innombrables articles. Il doit pourtant y avoir des photographies, quelque part dans un meuble. Si j'en ai le temps, je les chercherai. Voyeur. Et puis non, je m'en fous. Elle me montrera ça si on va au bout du projet d'écriture dont elle m'a parlé.

Les femmes qui ont une idée en tête possèdent cette exquise manière de la faire passer pour accessoire. Isa ne déroge pas à cette règle qui met leur voix en infime tension, le temps d'une question.

– Ça t'intéresserait d'écrire cette histoire de grand homme piégé ?

J'ai dit oui, un réflexe. Elle s'est libérée. Elle est pour l'instant en phase de rejet, de dégoût colérique. Lorsqu'elle me parle de son ex-mari, sa voix prend de l'aigu ; un scalpel effilé comme ceux du bloc de greffe cardiaque où elle officie en équipe.

– Il a vécu quatre ans ici. Même pas offert un meuble Ikea, tu te rends compte. Squatteur. A dix mille euros la conférence sur la Callas. Tu crois qu'on peut se dire de gauche avec autant de fric ? Locarno, le chéri des ménopausées rive droite. Un truand, pervers narcissique qui plus est. Tu es calé sur ce genre de types ? Tu as quand même dû en rencontrer un paquet. Si tu acceptais de bosser sur lui, ça serait bien.

Elle a dû penser que ça lui ferait surtout du bien, à elle. En trente secondes, elle a instruit un procès, jugé, condamné à grands coups de schlague. Elle en aurait à dire, des pages entières de messages sur portable, des lettres, et cette mémoire du désastre qui fait briller son regard d'un éclat tueur. Locarno n'a aucune chance de s'en tirer. Elle le pourchassera pour des raisons que j'aurai le temps de comprendre.

Comme un boxeur en alerte, je prends un peu de recul. Un bouquin sur la relation de Madame Desroches avec Monsieur Locarno. Qui donc en aura quoi que ce soit à faire ? Amours embourgeoisées, caleçons et soirées hard, tentations partouzardes, ajoutons à cela la maison sur l'île bretonne, les enfants recomposables, l'absolu banal de l'ennui contemporain.

– J'ai écrit quelques pages. C'est sur mon père.

– Tu veux que je m'en serve ?

– C'est toi qui vois.